

Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, j'ai porté le nom de ma mère, et mon extrait de naissance, barré de la mention *pnd - père non dénommé*, me renvoyait immanquablement à mon état de bâtarde, sans que cela soit pourtant un drame à mes yeux. Mon enfance, certes bousculée, a été remplie d'amour. Je n'ai jamais été orpheline, une chaîne ininterrompue d'affection s'est créée autour de moi, des bras m'ont enveloppée, des regards m'ont donné confiance et j'ai pu survivre à de sombres moments de solitude.

À ma naissance, ma mère a envoyé à mon géniteur un télégramme laconique annonçant « petite fille aux yeux bleus », sans qu'il soit question de prénom. Je suis née à Paris le 26 février 1935 à Baudelocque, la maternité de Port-Royal. La partie réservée aux filles mères, celles qui avaient fauté d'après les bien-pensants de l'époque, donnait sur le cloître des religieuses qui avaient été chassées à la révolution. J'aime l'idée d'avoir un cloître pour premier berceau même si, placée sous une fenêtre mal isolée en plein mois de février, j'ai écopé d'un rhume qui aurait pu me coûter la vie. « C'est dommage, il était beau » disait-on de moi, parlant au passé comme si j'étais déjà dans les limbes. J'étais un nourrisson de quatre kilos, souffrant et brailant, que l'on soignait de loin parce qu'un enfant bâtard était quantité négligeable en comparaison des poupons reconnus, devant lesquels s'ouvrait sans doute une destinée meilleure.

Ma mère ne s'était pas vantée d'être enceinte auprès de ses parents et de sa sœur Marie-Louise, de onze mois plus âgée, qui aurait aussitôt tambouriné la nouvelle. Autant ma mère, Odette, était douce et soumise, autant son aînée était volontaire, combative et un peu garce, si j'en crois les histoires colportées dans la famille. Marie-Louise était une femme sur les pieds de laquelle on ne marchait pas. Son mari, Lucien, en a fait les frais. Après la naissance de leurs deux enfants, Denise et Robert, au moment où la seconde guerre a été déclarée, Lucien lui a annoncé qu'il s'engageait. Elle n'a fait ni une ni deux, s'est saisie d'un candélabre et l'a envoyé sur la tête du futur soldat. Lucien est tombé raide. Marie-Louise a aussitôt téléphoné au médecin du village en claironnant : « Docteur, j'ai tué Lucien ! », ajoutant pour éclairer le médecin qui s'inquiétait : « Oui, j'ai tué Lucien, il voulait partir, eh bien il est parti ! » Le médecin, arrivé à toute allure, a tout de même eu le temps de prodiguer quelques soins au Lucien pas vraiment mort mais, dès que ce

dernier a été remis sur pied, sa femme lui a mis sa valise dans les bras avec l'interdiction de revenir chez lui. Se retrouvant ensuite seule responsable de deux jeunes enfants, elle est partie travailler, prenant ce qui s'offrait à elle, capable de tout et douée pour tout. Plus tard, j'aurai avec cette tante une complicité inouïe tandis que mon cousin Robert soupirera en comparant sa pétulante mère et la mienne, si douce et si reposante !

Ainsi ma mère s'est tue et je m'étonne encore qu'elle ait pu, sans rien dévoiler de mon existence, envoyer une lettre de félicitations à Marie-Louise qui venait de mettre sa fille au monde, six mois après ma naissance. Peut-être connaissait-elle trop bien sa sœur qui, dans sa grande spontanéité, serait venue sur-le-champ, avec tambour et trompette, comme l'imposait son fort caractère, me chercher chez la nourrice à qui j'avais été confiée. Marie-Louise avait de qui tenir ; ses parents, à contrario des conventions sociales, ont construit leur vie comme ils l'entendaient. Ma grand-mère Augustine a grandi dans une famille de la haute bourgeoisie, dont le père était maire de l'Isle-Adam. Quand elle est tombée amoureuse de Fernand, elle n'a pas hésité à s'aliéner la bénédiction paternelle, son père ne supportant pas qu'elle épouse celui qu'il appelait « le jardinier ». Sa sœur, elle, avait choisi un châtelain et sa particule, ce dont se moquait éperdument ma grand-mère. Elle n'a pas lâché son Fernand qui venait lui aussi d'un milieu social assez aisé mais n'avait pas suivi le modèle familial. Seule la terre l'intéressait et il était devenu horticulteur. Déshéritée par son père, Augustine s'est mise au travail. Son mari étant jardinier de l'école Fénelon à Vaujours, en Seine-et-Oise, elle a commencé à repasser les chemises des professeurs, toujours tirés à quatre épingles et dont la stature dépendait en partie de la bonne tenue des chemises à petits plis et col empesé. Ses revenus allongeaient le salaire de Fernand et leur permettaient de louer une petite maison dans une ferme. Lorsque je les ai connus, à l'âge de huit ans, j'ai trouvé un couple extraordinaire, rayonnant de bonté, se tenant au courant de tout ce qui se passait, intéressés et intéressants. Leur harmonie et leur bonheur faisaient plaisir à voir, ils avaient la quiétude de ceux qui ont suivi leurs intuitions, sans se préoccuper de l'usage du monde, tout à la ligne de conduite qu'ils avaient choisie.

Il me plaît d'appartenir à cette famille bien vivante et tonique, dont les membres, que je trouve sains et beaux, ont toujours été proches et très aimants. Les frères et

sœurs, même s'ils étaient indépendants, avaient une relation très tenue et un fervent esprit de famille. Après ma mère, sont nés des jumeaux dont on n'aurait jamais pensé qu'ils l'étaient si ma grand-mère ne l'avait certifié. Fernand était un grand brun élancé aux yeux noirs tandis que Julien, un blond aux yeux bleus, cumulait quelques rondeurs. Ils avaient en commun d'être des marrants, formant une fine équipe pour réaliser toutes les blagues possibles dans Vaujours. Ils n'ont pas fait d'étincelles scolaires mais étaient suffisamment ouverts pour se former sur le tas et devenir très vite des gens performants. La petite dernière, Thérèse, n'avait que cinq ans de plus que moi et a été nourrie au sein pendant quatre ans ! C'est dire toute la plénitude maternelle d'Augustine, son inconditionnel besoin de tenir serré, enveloppé, aimé, un enfant au creux d'elle. Elle avait les rondeurs d'une femme qui a eu cinq enfants et qu'une chute mal soignée dans son enfance faisait claudiquer et empêchait de marcher longtemps. Ses bras étaient le refuge d'Odette et Thérèse, tandis que Marie-Louise, qui n'avait pas le temps de s'alanguir, envoyait promener sa mère en douceur. Mais elle ne coupait pas au pensum des vacances chez son grand-père à l'Isle-Adam. Les garçons n'étant pas souhaités, elle s'y rendait avec ma mère, parée de beaux vêtements et étourdie par tous les conseils qu'Augustine avait prodigués pour que ses deux filles ne dérogent pas à la loi de la maison. Toutes les deux s'y ennuyaient ferme et poussaient un soupir de soulagement quand on venait les rechercher.

Comment ma mère, âgée de dix-neuf ans, a-t-elle accueilli l'idée de quitter sa famille pour partir à Font-Romeu où l'on soignerait son voile au poumon ? Je ne le sais pas. Le médecin de Vaujours, pensant qu'il fallait prendre des précautions et ne pas laisser s'aggraver son état, s'est arrangé pour qu'on la soigne gratuitement, en échange de menus services qu'elle rendrait au sanatorium. Elle y a rencontré Louis Guillaume, qui était né le 13 avril 1911, pupille de la nation depuis que son père avait été tué en 1915, lors d'un massacre de la Grande Guerre. Le jeune homme souffrait du mal de Pott, une tuberculose osseuse nécessitant, d'abord, de survivre à cette maladie dont beaucoup mouraient à l'époque, puis de s'astreindre à un allongement permanent. Il est tombé follement amoureux de ma mère, douce, charmante et ravissante, cette jeune fille qu'au moment de sa mort, des années plus tard, aveuglé par une mémoire divagante, il suppliera qu'on lui ramène. Odette et Louis se sont plu

et aimés, se fiant à la méthode contraceptive Ogino qui, à cette époque, a largement contribué à peupler la France ! Je suis le fruit de cet amour-là.

Dès que ma mère a eu conscience de son état, elle a dû quitter le sanatorium où il n'était pas possible de prendre soin d'une femme enceinte au contact de tuberculeux. La mère de Louis, Marie Guillaume, s'est alors occupée de l'élue de son fils, tout en attendant d'obtenir, à la naissance, des preuves que Louis était bien le géniteur de l'enfant. Ma grand-mère, même si elle ne m'a jamais reconnue, a toute ma dévotion. Je suis en admiration devant sa pugnacité pour prendre en charge à la fois son fils malade et la jeune fille enceinte qu'il aimait. Elle a placé ma mère dans une maison maternelle à Paris, un centre public d'assistance aux jeunes filles sans famille, qui trouvaient là un refuge pour mener au mieux leur grossesse et pouvaient s'entraider. Elles étaient suivies régulièrement à la maternité de Port-Royal, où ma mère a donc accouché. Dès ma naissance, Marie est venue aux nouvelles, a observé le bébé tout juste frétilant et a décrété : « Il a les yeux bleus, il est bien à nous ». Voilà comment je suis devenue une Guillaume. La couleur de mes yeux a décidé de mon sort et le caractère soumis de ma mère a fait le reste. Elle avait vingt ans, a mis un voile de silence sur ma venue au monde et s'est laissée glisser dans les rets de ma famille paternelle.

Cette famille était originaire d'Aire-sur-l'Adour, dans les Landes, où mon arrière-grand-mère, Joséphine, a toujours vécu. Une famille de la grande bourgeoisie de province, comme il en existait tant d'autres, fortes d'être « la » référence de toute une ville, campant sur leur domaine comme sur une terre sacrée et tendant à la société subalterne le miroir de leur réussite. La maison de Joséphine n'avait rien à envier à celles qui l'entouraient dans la grand rue : immense, solide, avec pignon sur rue et trois étages distribuant de grandes pièces où il faisait bon vivre. Mais même ces familles-là, protégées en apparence, sont le jouet du sort. Pierre, le fils aîné, plein de vie, champion de bicyclette et, accessoirement, somnambule, suivait rituellement la nuit un chemin type, comme tout somnambule qui se respecte. Sa mère, qui avait la manie de changer les meubles de place, a un jour déplacé le lit de son fils. La nuit suivante, celui-ci a suivi son chemin habituel, a ouvert ce qu'il pensait être une porte mais qui était en fait une porte-fenêtre, et est tombé du premier étage, accroché au passage par la hampe du drapeau trônant sur la façade de la maison. Il

est mort à vingt ans et sa mère a porté indéfiniment ce deuil. On reste toujours en deuil d'un enfant. Marie et sa sœur Claire étaient les plus ravissantes filles du village, élevées, comme il se devait, au Couvent des Oiseaux, afin de devenir des jeunes femmes éduquées, sachant tenir une maison et donner des ordres. La dernière fille de la maison, Georgette, est née quinze ans après et prendra les choses en main quand il s'agira de me trouver une nourrice.

Ma grand-mère Marie a épousé celui que j'appellerai toujours respectueusement, sans l'avoir jamais connu, monsieur Guillaume. Il était professeur de mathématiques aux Arts et Métiers. Au début de la Grande Guerre, alors que les élèves étaient bons pour servir de chair à canon et que les enseignants ne pouvaient être mobilisés car tenus de continuer à former les futurs jeunes gens de la nation, monsieur Guillaume n'a pas supporté de voir partir seuls ses élèves et il s'est engagé volontairement. La bonne idée des gens qui ne font pas la guerre, ou seulement sur le papier, était d'envoyer les engagés volontaires comme tambours en première ligne. Inutile de dire qu'ils n'y restaient pas longtemps. Cet homme avec qui j'avais des liens du sang, est mort en 1915 dans la Meuse, aux Épargnes, où l'on a compté un million de morts, de part et d'autre des lignes. On y relevait les à peu près vivants et il n'y avait plus assez de bras pour ramasser les mourants. On ne l'a pas retrouvé tout de suite, il a fallu faire des recherches. Marie s'est retrouvée veuve et ne s'est jamais remariée. Une semaine après monsieur Guillaume, est mort le mari de Claire, un homme génial qui était ingénieur. À toute cette cohorte de morts pour la France, mon père échappera : grâce à sa tuberculose, il restera allongé treize ans et ne partira donc pas pour l'autre guerre, la suivante. Sans cette maladie, comme son père et son oncle, peut-être serait-il mort au combat, sautant sur une mine, projetant en l'air son corps désarticulé puis contemplant le ciel de ses yeux éteints.

Si Marie et Claire avaient été élevées dans la quiétude d'un couvent, elles ont néanmoins su affronter la réalité la plus brutale et réagir avec courage et volonté. Il leur fallait trouver du travail. Toutes les deux ont passé un grand nombre de concours, que ma grand-mère a tous brillamment réussis, pour finalement choisir d'entrer à la Caisse des Dépôts et Consignations, à Paris, où elle a emménagé avec Louis, son petit garçon de quatre ans. Pendant la Première Guerre, tous les hommes étaient partis sur le front et les familles du 7^e arrondissement, où se trouvait la

Caisse des Dépôts, s'étaient retranchées dans leur résidence secondaire, qui à la montagne, qui au bord de la mer. Il n'a donc pas été difficile pour Marie de trouver un appartement, au 12 rue de l'Université, après avoir sillonné le quartier en calèche. Les Dunoyer de Segonzac possédaient tout l'immeuble et louaient au 4^{ème} étage un appartement superbe de 150 m², agrémenté d'un balcon qui courait sur plus de dix mètres. La hiérarchisation de ces maisons bourgeoises du 7^e arrondissement, à l'époque, voulait que l'on habite un 1^{er} étage si l'on voulait être reconnu. Plus on montait, moins les plafonds et l'estime qu'on nous portait étaient hauts ! Quant aux chambres de bonnes, sous les toits, elles ressemblaient à des réduits sans eau courante où l'on aurait davantage pensé à entreposer de vieux pneus qu'à loger une femme de chambre. Celle-ci, corvéable à merci, devait discrètement faire sa toilette dans l'appartement de ses maîtres quand ceux-ci étaient couchés. Marie a choisi cet appartement au dernier étage parce qu'il lui plaisait, qu'un autobus conduirait son fils à l'école, et qu'il n'était pas loin de la Caisse des Dépôts. Elle y a vaillamment fait toute sa carrière, ne lésinant pas sur les heures supplémentaires pour assumer le gîte et le couvert de Louis, ma mère et moi. Cependant, elle n'a jamais endossé le rôle de grand-mère et, pour qu'un lien existe tout de même entre nous deux, il a été décidé qu'elle serait ma marraine.

On ne me donnait pas beaucoup de chance de vivre mais je m'accrochais quand même ! Ma mère avait fini par sortir de Port-Royal avec son bébé qui ne voulait pas mourir. Comme mon existence devait être ignorée, aucun berceau, aucune layette n'avaient été prévus. Une dame du 1^{er} étage, ayant compris bien des choses des faux mystères dont on m'entourait, a prêté à ma mère la caisse qui avait servi d'emballage au landau de son fils. Voilà mon premier berceau ! J'hurlais toute la journée, personne ne savait s'occuper de moi et quand Georgette est venue rendre visite à Marie, elle a décidé de chercher une nourrice, ne voulant pas que je reste sans soins. Elle en a rencontré plusieurs et a finalement jeté son dévolu sur madame Godignon qui vivait à Épinay-sur-Orge, en Seine-et-Oise, avec son mari et ses deux filles, Paulette et Josette. Je suis restée huit ans chez eux, devenant leur fille et leur sœur – leur poulette – et j'ai perdu mes parents quand je les ai perdus, eux, mes parents nourriciers. Ma nourrice avait une quarantaine d'années quand je suis arrivée et ensuite, dans ma représentation de petite fille, des parents devaient avoir cet âge-là et pas celui d'Odette et Louis, mes géniteurs, presque du même âge que

mes sœurs. Louis avait voulu une fille aux yeux bleus, il l'avait, et cela lui suffisait. Odette venait me voir de temps en temps et se satisfaisait des nombreuses photos que mes sœurs lui envoyaient. Je poussais, c'est tout ce qui comptait ! J'étais semble-t-il un bébé braillard et ma nourrice, que j'appellerai désormais Maman, n'a jamais su comment j'avais survécu à la douleur de mes fesses, qui n'existaient pratiquement plus, les chairs étant d'autant plus à vif qu'elles frottaient continuellement contre les couches taillées dans ce tissu, épais et rêche, qui servait aussi à confectionner les draps de nos grands-mères. J'avais été peu et mal soignée dans mon environnement de filles mères, nourrie seulement au babeurre, aigrelet, peu nutritif et difficile à digérer quand on est un nourrisson, malade qui plus est. Maman m'a soignée et nourrie différemment, pensant que j'étais peut-être allergique au lait, et, avec son bon sens de brave femme qui ne savait ni lire ni écrire, elle a remis ma santé en ordre. J'ai alors commencé à grandir et à m'épanouir.

Nous vivions aux Coteaux comme des seigneurs sur leur fief. Trois maisons, en tout et pour tout, s'y dressaient et un fabuleux domaine s'étendait autour et constituait notre terrain de jeux, à nous les enfants. L'infirmière, qui avait un fils, occupait l'une d'elles. Papa avait construit lui-même notre grande maison, séparée par un champ de celle de la famille Marinho, une couturière mariée à un homme affable et bon, qui peignait et auquel sa bipolarité réservait des sommets et des creux de vagues. Roland, leur fils aîné avait fort à faire avec son frère du même âge que moi, Philippe, un vrai diable constamment prêt à faire les 400 coups. Leur mère et la mienne communiquaient par torchon, selon un code précis assez étrange, qu'elles seules comprenaient. « Tu viens prendre le café ? » ondoyait le torchon blanc à la fenêtre. « C'est prêt, tu peux venir » s'agitait celui à carreaux. Elles étaient inséparables et, au moment de l'exode, nous sommes tous partis ensemble sur les routes.

Papa avait été mobilisé pour une seconde guerre, malgré ses quarante ans et ses blessures ramenées de la Grande Guerre. On avait ratissé large. En juin 40, Maman menait donc seule la maisonnée : ses filles qui travaillaient à Paris et gagnaient un peu d'argent ; les nourrissons qu'elle gardait ; une petite fille, Janine, confiée par des Yougoslaves dont on n'entendait plus parler mais qu'elle n'aurait pas abandonnée pour un empire et moi, âgée de cinq ans. À ce moment-là, courait le bruit que les

soldats allemands coupaient les seins des filles. Il était hors de question pour Maman que Paulette et Josette, deux jeunes filles de dix-huit et dix-sept ans, perdent leurs seins ! Elle a embarqué toute sa troupe, les Marinthe y compris. Ceux-ci avaient une charrette où ils avaient entreposé tout ce qu'il était imaginable d'emporter. Roland s'activait pour tirer, pousser, réguler la vitesse, encourager chacun et son père, même déprimé, s'acharnait sur sa charrette. J'avais, paraît-il, fait un drame avant de partir, ne comprenant pas pourquoi nous laissons derrière nous l'oiseau dans sa cage et j'avais tant et si bien crié que nous l'avions emporté. Je trônais donc dans ma poussette avec la cage, l'oiseau, et tout un tas de vêtements dont chacun se séparait au fur et à mesure qu'il s'échauffait et que le soleil de juin tapait. Pour fuir les Allemands, nous nous dirigeons vers Bordeaux, au même pas que ces longues colonnes de gens se sauvant vers un lieu qui n'avait rien de plus sûr que celui qu'ils avaient quitté. Tout le monde se traînait sur les routes avec un invraisemblable barda et les voitures en panne d'essence, laissées sur les bas-côtés, scandaient notre périple. Je me trouvais bien, entre ma famille et mon oiseau, pour cette longue promenade improvisée et, bizarrement, suivie par beaucoup de gens ! Les maigres provisions entassées sur la charrette n'ont pas duré longtemps et nous nous sommes arrêtés dans une ferme en espérant trouver du lait pour les nourrissons. Non seulement le fermier nous en a donné mais il a, en plus, offert que nous passions la nuit dans sa grange. Comme nous nous sommes amusés, Philippe et moi, en jouant à cache-cache dans le foin ! Et que cette escapade était insolite ! L'image étrange qui me reste de cet exode, encore très présente, est celle des chevaux morts d'épuisement le long de la route. Je ne savais pas ce que la mort voulait dire mais j'observais que ces animaux se trouvaient dans une position inhabituelle : ils avaient les pattes en l'air. Mes sœurs m'avaient appris que les chevaux avaient des pattes dirigées vers le bas et je me souviens que la direction des pattes, tournées vers le haut, m'a interpellée. Il devait y avoir beaucoup d'animaux morts pour que l'image reste à ce point figée. Nous avons marché deux jours, au bout desquels nous avons appris que les Allemands occupaient Bordeaux. Nous avons alors rebroussé chemin et sommes revenus à la maison. Avant de partir, Maman en avait laissé les clefs à des gens qui fuyaient l'Alsace et elle l'a retrouvée dans le même état impeccable que celui où elle l'avait laissée. Ma famille et ces Alsaciens se sont ensuite toujours écrit.

Pendant tout ce temps de guerre, j'étais heureuse, avec mes copains garçons et mon lance-pierre. Nous étions seuls au monde, jouant dans les maisons en construction que la guerre avait laissées inachevées et où, maçons improvisés, nous nous amusions à aligner les briques. Dès qu'une ampoule était posée dans un réverbère du village, nous actionnions nos lance-pierres. J'avais très vite appris et je m'en servais terriblement bien. Un petit bois voisin nous donnait l'impression d'un abri rendant imperceptibles nos bêtises. Mais les feux que nous y allumions étaient tout de suite repérés et Roland a dû plus d'une fois épongé nos méfaits. Maman venait régulièrement sur le pas de la porte pour nous compter et pouvait nous suivre au bruit que nous faisons et qui, au moins, la rassurait. Nous n'étions pas discrets, galvanisés par Philippe, qui avait plus d'un tour dans son sac. Les garçons me disaient : « Toi la quille, tu fais ci ou ça ». J'obtempérais car il n'était pas question que je reste sur le carreau. J'avais le rôle d'arbitre dans les concours de pipi mais j'aurais bien aimé y participer. Ah les concours de pipi ! À la fois source d'émerveillement, d'amusement et de terrible frustration ! Pourquoi n'étais-je pas moi-même dotée de cet appendice si pratique qui avantageait nettement les garçons pour ce concours ? Quand Paulette me demandait ce que j'aimerais faire plus tard, je répondais que je serais marin. « Impossible, me répondait-elle, tu es une fille ! ». Je pensais naïvement que tout allait s'arranger, qu'il me pousserait subitement un pénis me permettant de participer aux concours de pipi et de parcourir les mers. J'ai grandi avec des garçons et, quand j'ai connu le monde des filles à l'école, j'ai trouvé que ce n'était vraiment pas drôle, les filles ! Cela papotait, cela disait du mal de sa voisine, cela entraînait dans d'autres sortes de concours. Mais je n'ai été scolarisée qu'à huit ans car, pendant la guerre, des avions passaient au-dessus de nous en permanence, visant le nœud ferroviaire tout proche, à Juvisy. Les enfants des trois maisons des Coteaux étaient tous autodidactes. On s'occupait de nous apprendre quelques bases mais sans suivre aucune ligne d'enseignement. Mes sœurs nous rapportaient de Paris des bandes dessinées, comme *Le professeur Nimbus*, où il n'y avait pas de bulles. Avec les garçons, réfugiés sous une table, nous passions un temps fou à créer les histoires et les dialogues et à discuter parce que nous n'étions jamais d'accord sur l'interprétation des dessins. Papa avait été très peu scolarisé mais s'était fait tout seul, par sa grande curiosité, son désir insatiable de connaissances. Chaque jour, pendant des années, il avait lu une page du dictionnaire. Fils d'une famille nombreuse, il avait appris tout seul à lire et à écrire,

avait finalement passé le concours d'ouvrier de la ville de Paris et travaillait comme serrurier. Pour Maman, d'une fratrie de onze enfants, l'enseignement avait été succinct et il était touchant de la voir apprendre à écrire en même temps que moi, prévoyante et aimante, au prétexte qu'elle voudrait plus tard pouvoir échanger des nouvelles avec « tous ses enfants » dispersés. Nous avons d'elle de merveilleuses lettres, entièrement écrites en phonétique. En ce temps de guerre, nous apprenions donc cahin-caha ce que nous pouvions, puisque descendre à l'école du village était trop dangereux. J'ai davantage le souvenir de la frayeur des autres que de la mienne au moment des bombardements. J'y étais habituée et je pensais qu'ils ne nous atteindraient pas, nous, sur notre île de trois maisons. Cela tombait un peu partout mais jamais sur nous. Maman avait organisé la cave avec des couchages et, quand il y avait une alerte, tout le monde sortait de son lit, descendait et se recouchait dans un autre où nous nous retrouvions le lendemain matin. Tout me semblait répondre à une organisation précise et, du coup, rien n'était grave. Si le bruit des bombes s'écrasant au sol ne m'a pas effrayée, je me souviens par contre très nettement du sifflement des V8, passant au-dessus de la maison alors qu'ils rejoignaient Paris, à 20 km seulement. Ils fendaient l'air à une vitesse folle, sifflant comme une horde d'oiseaux fous et, à chaque fois qu'ils arrivaient, tout le monde s'affolait ou restait figé.

Odette et Louis séjournèrent désormais dans le village d'Odeillo, à côté de Font-Romeu, où ma grand-mère avait loué pour eux un petit logement, ce qui leur permettait de continuer à se soigner au bon air et au soleil des Pyrénées. À l'époque, il était coutume de traiter la tuberculose par une suralimentation. Comme les restrictions étaient nombreuses pendant la guerre, mon arrière-grand-mère envoyait des colis d'Aire-sur-l'Adour et Georgette se chargeait de faire du marché noir pour alimenter les moins bien lotis. Sur nos Coteaux, Maman cultivait son jardin pour essayer de nourrir la troupe, entre autres de topinambours que, somme toute, je trouvais très bons. Georgette était très émancipée et avait une sacrée répartie. À son patron la gratifiant un jour d'un « Mademoiselle Tinaras, vous avez du beurre dans votre tiroir ! », elle n'a pas hésité à répondre « Monsieur, vous avez du jambon dans le vôtre ! ». Elle fréquentait les salles de garde des médecins, où, aussi jolie que ses sœurs, elle avait un certain succès. Elle s'amusait beaucoup et amenait toujours « des types merveilleux avec des voitures superbes » quand elle venait me voir, dira

plus tard Paulette. Avant la guerre, ma mère avait aussi fait de temps en temps le voyage de Font-Romeu jusqu'à Épinay pour venir me voir. Elle s'entendait très bien avec Paulette mais il semble que, chaque fois, je la boudais, comme si je sentais que cette inconnue n'aurait pas dû en être une, qu'il me fallait établir avec elle un lien, sans que je sache pourquoi.

De loin, mon père suivait l'avancée des Allemands et cherchait à me protéger. C'est l'effet inverse qui s'est produit : je les ai toujours précédés, petit éclaireur inconscient de ce qui se jouait autour de lui. J'avais pour escorte des soldats qui, au fur et à mesure qu'on voulait me mettre à l'abri, prenaient du terrain, envahissaient la France et me collaient au train ! J'ai un peu de mal à situer toutes mes pérégrinations dans le temps et je me souviens difficilement des moments où j'allais et venais entre Épinay et mes autres points de chute. À commencer par Toulouse, où habitait mon parrain, Georges Pujol, le deuxième mari de Claire, qui était ingénieur. C'étaient des gens délicieux chez qui j'ai vécu heureuse pendant trois mois. Ma grand-tante avait développé un entre-soi caractéristique de sa classe sociale et aurait jugé déplacé de me faire rencontrer des gens d'une autre catégorie. Quant à mon parrain, m'a avoué mon père alors qu'il était mourant, il avait voulu m'adopter parce qu'il ne supportait pas que son neveu n'assume pas son rôle paternel.

Louis, de son lit de tuberculeux, a continué à tirer les ficelles de mes vagabondages et, un jour, a décidé qu'il fallait que je me rapproche du berceau familial dans les Landes. Il a demandé à mon parrain que je sois rapatriée à Auch, chez Robert, son cousin germain. Autant j'avais aimé mon séjour chez Georges et Claire, autant j'ai détesté me retrouver entre un Robert désagréable et sa femme, certes gentille, mais souffreteuse et atone. Je me souviens avoir boudé en permanence et avoir provoqué les foudres de Robert qui s'est plaint auprès de mon père en lui écrivant : « Ta fille a un horrible défaut, il faudrait que tu t'occupes d'elle et que tu la prennes en main ». Mon père, alarmé, s'est aussitôt enquis de ce défaut, n'imaginant pas qu'un enfant puisse déjà avoir des sentiments et un caractère défini. Le laconique « Elle répond » de son cousin a dû le laisser pantois ! Évidemment que je répondais, je le détestais ! Et il m'a encore plus répugné le jour où il m'a donné une fessée, sûrement pas volée, s'autorisant ce que personne n'avait jamais fait auparavant. Sous le coup, sa montre est tombée de son gousset et

je ne me suis pas privée de caqueter un « c'est bien fait » qui l'a mis hors de lui. Eh oui ! Je répondais ! Il m'avait inscrite au lycée de Auch qui regroupait aussi bien les classes maternelles que les grandes classes et c'était le seul endroit que je trouvais amusant. L'école étant mixte, je retrouvais mes chers garçons, toujours inventifs et rebelles, qui me donnaient une place de choix puisque j'étais la nouvelle, préférant nettement, qui plus est, les envois de boulettes de papier en classe aux sempiternels crêpages de chignons.

Pour que je ne continue pas à améliorer mon indiscipline, mon père a prié Robert de m'envoyer à Aire-sur-l'Adour, chez Joséphine, que tous appelaient Mémé. Le cousin m'a donc mise dans un car qui, sur la route, à Vic-Fezensac, a dû s'arrêter pour être fouillé par les Allemands. Je me souviens nettement d'avoir veillé sur ma valise comme sur mon seul trésor. Les soldats sont arrivés à Aire presque en même temps que moi ; ironie du sort puisque j'étais sensée être protégée au sein de ce gros bourg de cinq mille habitants, dans le giron familial ! J'ai fait la connaissance de Mémé, qui m'a présentée à tout le monde comme une petite réfugiée. C'était une maîtresse femme, solide et intrépide, qui vivait avec Georgette, toujours célibataire, dans sa grande maison tout près de la place centrale, juste en face de l'ennemi intime, les Dirac. À cause de querelles centenaires dont tout le monde avait oublié la teneur, il était impossible aux deux familles de traverser la rue, de faire un seul pas en direction de l'autre, ce diabolique voisin prêt à lancer des foudres sur son ennemi juré. Pourtant, mon père aurait pu, d'une certaine manière, rapprocher les deux familles, dans un moment de pur égarement où le feu avait pris chez Mémé : le 13 avril 1911, il avait fallu transporter ma grand-mère Marie en plein travail chez l'ennemi héréditaire, où mon père avait eu le culot de naître. Cet acte manqué ne changera pourtant rien à l'affaire, qui continuera de faire le bonheur d'une province cancanière. Et tout le monde rira bien aussi derrière le dos de Mémé s'obstinant à ne pas avouer que j'étais son arrière-petite-fille, dans ce bourg où tout le monde était plus ou moins cousin.

L'entêtement de Mémé pouvait se manifester autrement. Lorsque les Allemands ont débarqué à Aire dans leurs grosses Citroën, elle s'est postée sur une chaise en plein milieu de la rue, devant chez elle, et n'en a pas bougé, même quand les voitures ont dû piler devant elle. Un soldat allemand est descendu d'un des véhicules

et a porté Mémé, toujours assise, sur le pas de sa porte. L'histoire s'est bien terminée mais plus tragique a été un autre épisode. Les Allemands, le jour où ils ont trouvé un des leurs assassiné sur une route, ont annoncé sur la place du village que chacun devait rentrer chez lui et fermer fenêtres et volets. Même si nous ne parlions pas l'allemand, nous avons vite compris l'injonction car ils pointaient leurs fusils vers nos maisons dès que les volets n'étaient pas clos. Mémé n'était pas d'accord pour fermer les siens et tout le monde craignait des représailles allemandes si elle se mettait à sa fenêtre. Je commençais à comprendre que les soldats allemands étaient des gens dangereux mais, tant que je n'avais rien vu de concret, je ne ressentais aucune peur. Mémé a été mise en joue, un Allemand a hurlé des choses incompréhensibles et elle a fini par fermer son volet, très mécontente qu'on lui ôte son moyen de résistance à elle pour manifester qu'on lui avait déjà pris deux gendres et que cela suffisait. Mais les occupants ne se sont pas arrêtés là. Ils ont annoncé que dix hommes seraient tués si le coupable ne se dénonçait pas. Il y avait une place, tout près de l'Adour, où tout le monde se retrouvait pour discuter, notables et commerçants mêlés. Une place conviviale, vivante, bruissant le mardi, jour de marché, de mille conversations, de rires ou du bruit des animaux vendus au plus offrant qui se mêlait au tintement des verres entrechoqués pour sceller les affaires. Je connaissais bien le boulanger chez qui, à moins qu'il ne me donne des sucettes, j'achetais des bonbons après avoir piqué quelques pièces dans la caisse de Mémé. Mon arrière-grand-père avait été horloger bijoutier et, avec Georgette, elle avait gardé la bijouterie qu'elle ouvrait chaque jour de marché, non sans avoir changé les étiquettes en doublant les prix. Autant dire que l'on ne venait pas y faire ses emplettes le mardi quand on était du coin ! Je connaissais la plupart des commerçants, tous ces hommes d'Aire qui se sont réunis et ont fini par décider qu'on ne dénonçait pas le coupable, qu'on ne devait pas céder à l'ennemi. La réponse a été sans appel et je ressens encore, au moment où je le raconte, la vibration des détonations, ce bruit inoubliable qui m'a poursuivie toute ma vie. Dix coups de feu. Et à chacun, Mémé la vaillante fléchissait un peu plus, tout contre moi, et me serrait un peu plus, comme pour se donner du courage ou me protéger de son grand corps, ébranlée par ce qui résonnait comme un lugubre chant de mort sur toute la ville mais les yeux secs et le visage digne, face à l'ennemi et le tableau glorieux de sa vengeance assouvie. Ils ont tué le boulanger, le boucher, les notables, tous des gens connus, ceux qui représentaient quelque chose pour nous et faisaient vivre le village.

Ils les ont alignés sur cette place où régnait la vie. Ils les ont tués pendant que chacun, derrière ses volets clos, tremblait d'impuissance. Mais Mémé s'est vite remise à la fenêtre et moi avec elle. Un camion est alors passé. Dix corps dedans. Dix corps recouverts d'une bâche. Mon imagination d'enfant a travaillé à toute vitesse. Voir la bâche et deviner ce qu'il y avait au-dessous est par la suite resté poignant pour moi. Je n'avais jamais côtoyé la mort auparavant et les dix coups de fusil, la bâche passant sous nos fenêtres, les dix corps devinés, ont eu des conséquences tragiques. Mémé n'était pas le genre de femme à qui je pouvais dire que j'avais peur. Elle semblait ne rien redouter, il fallait être comme elle. Mais la vision me poursuivra toujours. Elle a duré presque toute ma vie, sous forme d'un cauchemar : dix têtes de mort dans des arbres m'ont régulièrement réveillée. Il n'y a vraiment pas longtemps que je ne les vois plus et qu'elles n'empoisonnent plus mon quotidien, soudain, à des moments où je ne m'y attends pas. Je n'avais pas vu quelqu'un mourir mais j'avais entendu mourir et cela m'a tenu captive, d'une certaine manière, jusqu'à mes quatre-vingts ans.

À huit ans, alors que j'étais retournée vivre chez Papa et Maman, heureuse de ce que la vie m'offrait, aimée infiniment, j'ai dû subitement changer d'existence. Ah ! Ces volte-face chers aux adultes, ces décisions arbitraires auxquelles les enfants ne comprennent rien mais qu'ils subissent courageusement, en bons petits soldats ! Je garde de ce retournement de destin une blessure tenace. Ma famille, elle était là, à Épinay, et il me semblait être indissociable des Coteaux, de la tendresse de mes sœurs et de l'attention aimante de mes parents nourriciers. Papa avait épousé Maman, qui était veuve de la précédente guerre, quand ses filles avaient cinq et six ans. Ils avaient eu ensemble une petite fille, Michèle, qui était morte de la rougeole en bas âge, un an avant mon arrivée chez eux. Papa en avait été désespéré et j'ai ensuite été, en quelque sorte, son premier enfant. Il était très proche de moi. Lorsque j'ai eu une acrodynie, une maladie infantile rare, il me veillait jour et nuit, dormant près de mon lit. Mes sœurs me raconteront bien plus tard combien elles avaient discuté de mes origines. Tantôt elles expliquaient cet amour de leur père pour moi, dotée des mêmes yeux bleus que lui, en imaginant qu'il avait fait cette petite fille quelque part puis l'avait recueillie. Tantôt Georgette, qui venait toujours me rendre visite accompagnée de beaux jeunes gens, était ma mère. Et la véritable pouvait raconter ce qu'elle voulait ! Elle n'avait pas donné de papiers d'identité à la famille

Godignon et personne ne savait que je m'appelais Michèle. À la maternité de Port-Royal, on avait poussé ma mère à me donner rapidement un prénom. Elle s'était gratté la tête et souvenu d'une petite fille de Font-Romeu que Louis aimait bien et qui s'appelait Michèle. Pour lui faire plaisir, elle avait donc déclaré Michèle, Louise, Odette et télégraphié à mon père « Petite fille aux yeux bleus nommée Michèle ». Réponse par retour de télégramme : « Ça ne me plaît pas du tout, je veux qu'elle s'appelle Quitterie ». « Déjà déclarée » avait répondu ma mère. « Qu'elle s'appelle au moins Monique » avait insisté Louis. Il était trop tard pour changer mon identité mais Monique est le prénom sous lequel on m'a présentée à mes parents nourriciers. Pour eux, j'étais Monique Lucas, tandis que j'estimerai, une fois plus grande, m'appeler Monique Godignon. Pour le village, j'étais en effet la petite Godignon, celle qu'on avait toujours vue aux Coteaux, celle qui restait alors que les autres nourrissons ne faisaient que passer.

Mais quand j'ai eu huit ans, ma grand-mère Marie a décidé de m'envoyer à Font-Romeu par un convoi de la Croix-Rouge, afin que je fasse connaissance avec mes géniteurs. Pour me préparer à cette rencontre, ma sœur Paulette me serinait chaque jour « Tu diras bien : Maman Odette », redoutant certainement que je fasse de la peine à ma mère en l'appelant « Madame ». Je m'en moquais totalement parce que j'avais huit ans et que j'étais heureuse. J'ai compris ce dont il était question quand je me suis retrouvée sur le quai, complètement désespérée, entourée de Marie Guillaume, drapée dans une certaine froideur, et de ma famille, en larmes. J'ai compris qu'ils ne partiraient pas avec moi. On avait dû m'expliquer, je ne sais plus comment, et seul le sentiment d'une déchirure reste en moi. Ma grand-mère enjoignait aux Godignon de ne pas pleurer mais tous pleuraient parce qu'ils perdaient leur fille et leur sœur. Nous étions plantés sur ce quai de malheur et ma grand-mère a bousculé tout le monde. On n'allait tout de même pas s'éterniser sur ce quai ! Et qu'est-ce que cela voulait dire de se donner en spectacle comme cela ? Et, mon Dieu, cette femme qui courait après le train en criant « ma fille, ma fille ! » comme une forcenée, c'était impensable ! Il fallait la retenir ! Pourquoi ces gens ne pouvaient-ils pas rester dignes et stoïques face à l'épreuve, tout comme elle l'était, elle, pétrie du chagrin de la mort de son mari, de la maladie dont son fils ne guérissait pas, de toutes les responsabilités qu'elle devait assumer sans jamais se plaindre ? Il fallait de la tenue et de la dignité ! Comme je les aimais, moi, ces quatre

êtres éplorés dont l'amour et la peine m'enveloppaient encore au moment où je suis montée dans le train ! Et combien est présente encore la trace de cette séparation dont j'ai longtemps été inconsolable !

Le convoi de la Croix-Rouge s'arrêtait à Latour-de-Carol, dans les Pyrénées-Orientales. Chaque enfant voyageait avec, autour du cou, un carton où était inscrit son nom et permettant de le confier à l'arrivée à la personne venue le chercher. Le mien comportait un « Michèle Lucas » qui, si je l'avais lu, m'aurait bien étonnée puisque j'étais persuadée de m'appeler Monique Godignon. À Latour-de-Carol, on a dû appeler plusieurs fois mon nom. Tout le monde répondait au sien, sauf un enfant, certainement perdu. Où se trouvait cette Michèle Lucas ? Je suppose que devait régner une immense agitation pour me retrouver mais cela passait au-dessus de moi car j'étais murée dans mon désespoir. Je me souviens d'une immense solitude et l'image qui m'apparaît, quand je repense à ce moment, est celle, peut-être totalement éloignée de la vérité, d'une grande place carrée avec une pauvre gosse perdue, plantée au milieu d'un pic entouré seulement de forêts, de part et d'autre de cette place. Un grand vide, plus de quai, plus de parents, tous ces inconnus qui me tournent autour. Quelqu'un a fini par regarder mon badge et s'apercevoir que j'étais « l'objet » manquant. Cette personne a alors manifesté son soulagement en lançant : « Il est complètement débile, celui-là, il ne connaît même pas son nom ! ». Ma mère m'attendait ; elle avait obtenu un laissez-passer pour la journée et nous devions prendre immédiatement le train pour rejoindre Odeillo. Comment avons-nous fait connaissance ? Je ne le sais pas mais j'ai très vite compris qu'il ne fallait pas que je fasse de peine à cette femme. De façon instinctive, j'ai su qu'elle était aussi perdue que moi. Elle n'avait jamais eu d'enfant, finalement, et elle se retrouvait avec une fille de huit ans, qu'elle n'avait pas élevée. Je me rappelle simplement la gentillesse et la délicatesse avec lesquelles cette femme a accueilli ma tristesse. Elle était très fine, ma mère, et c'est d'ailleurs grâce à cela que nous avons réussi à nous accorder. Je crois que nous nous sommes soutenues l'une et l'autre et j'ai vite compris que si je pleurais j'allais l'attrister. Je pense que c'est à partir de ce moment-là que la petite fille insouciante est devenue une grande fille.